
III CONGRÉS INTERNACIONAL SOBRE TRADUCCIÓ

MARÇ 1996

ACTES



Universitat Autònoma de Barcelona

Departament de Traducció
i d'Interpretació

III CONGRÉS INTERNACIONAL SOBRE TRADUCCIÓ

MARÇ 1996

ACTES

Edició a cura de
PILAR ORERO



Universitat Autònoma de Barcelona
Departament de Traducció i d'Interpretació
Bellaterra, 1998

Edició:
Universitat Autònoma de Barcelona
Departament de Traducció i d'Interpretació
Universitat Autònoma de Barcelona
Servei de Publicacions

Composició i revisió de l'edició:
Ex-Libris, SCCL

Impressió:
Universitat Autònoma de Barcelona
Servei de Publicacions
08193 Bellaterra (Barcelona). Spain

ISBN 84-490-1230-9

Dipòsit legal: B-18.934-1998

Imprès en paper ecològic

Contenus de la traduction: signe et symbole

José Yuste Frías
Universidade de Vigo

La fâcheuse propension à mettre la charrue du sémantisme avant les bœufs des vocables, pousse trop fréquemment les théoriciens de la traduction à parler du problème de la signification avec un maniement trop flou des concepts du signe et du symbole. Or une bonne saisie conceptuelle du signe et du symbole se rend indispensable pour entreprendre le labour compréhensif des textes si l'on veut commencer dûment la première phase de tout processus de traduction.

Traduire est toujours une expérience pratique de la possibilité de communiquer, et la communication proprement humaine consiste à répondre à des signes par d'autres signes. À propos du mot "Signe" nous aurions pu commencer cette communication en exposant toute une série de 44 définitions en français à partir des différentes acceptions énumérées par quatre bons témoins de la langue française: le Grand Robert (11 acceptions); le Grand Larousse de la langue française (11 acceptions); le *Lexis* de chez Larousse (7 acceptions); et le Littré (15 acceptions). Il est bien vrai qu'il existe toutes sortes de signes occasionnels en dehors des mots ou des signes du langage proprement dits. On en a proposé diverses classifications¹ mais nous nous en réservons l'analyse pour une prochaine occasion. Pour apprendre à bien nager en matière d'étude des signes il nous faut la meilleure "bouée": Ferdinand de Saussure s'est avéré exact et précis.

L'enseignement saussurien qui tient en trois cours de linguistique générale professés en 1906-1907, 1908-1909 et 1910-1911, dont les notes prises par différents élèves furent refondues et publiées par Ch. Bailly et A. Sechehayé, en 1916, sous le titre de *Cours de linguistique générale*, a exercé une influence capitale sur le développement de la linguistique moderne et, principalement, sur le "structuralisme linguistique". Aussi convient-il de rappeler les distinctions, désormais classiques, qui furent proposées par

Ferdinand de Saussure, car certaines d'entre elles débordent largement le domaine de leurs applications spécialisées. Le concept fondamental du structuralisme est évidemment celui de structure. Il naît avec la définition que Ferdinand de Saussure donne de la langue: «un système de *signes* exprimant des idées». La langue est un système (c'est-à-dire une *structure*) susceptible d'être décrit de manière abstraite, et représentant un ensemble de relations. La définissant ainsi, Saussure a comparé la langue «à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux *rites symboliques*, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes».

On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent, de la psychologie générale; nous la nommerons *sémiologie* (du grec *semeion*, "signe"). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent.²

La traduction étant un processus de communication fondé, en une mesure considérable, sur le signe linguistique, notre analyse du problème de la signification en traduction doit commencer par la compréhension et précision du "projet sémiologique" envisagé par Saussure dans la citation précédente. Le "signe", au sens saussurien, n'est pas une chose qui est simplement substituée à une autre ou qui la remplace. C'est un lien et un rapport d'union entre elles. «Le signe linguistique *unit*... un concept et une image acoustique» dit-il, c'est-à-dire un «signifié» et un «signifiant».³ De plus, le signe présente deux caractères essentiels, l'*arbitraire*⁴ et la *linéarité*⁵ du signifiant. En outre, au sens saussurien, les signes ne sont pas des abstractions; ce sont des «entités concrètes» étudiées par la linguistique et qui s'opposent l'une à l'autre dans le mécanisme de la langue. La conception de la langue, chez Saussure, est celle d'une «forme» et non pas d'une «substance». Elle ne présente aucun terme positif mais seulement des *différences*.⁶ L'apport le plus important de Saussure sur l'analyse formelle du langage, c'est, nous croyons, sa théorie des valeurs. De quoi s'agit-il? Il s'agit de ce fait que l'union d'un signifiant et d'un signifié, c'est-à-dire le signe linguistique, le mot, n'est déterminable que par corrélations latérales avec les autres mots de la langue. Saussure appelle «valeurs» ces relations latérales mutuelles entre les diverses unités linguistiques. Or, et c'est là sans doute le point capital, cette notion de «valeurs» se définit par référence à l'opération d'échange ou de communication entre les hommes, l'échange des paroles. Le mot français «bois» par exemple, peut avoir la même signification que l'espagnol *bosque*, mais non la même valeur puisque l'opposition de *bosque* à *madera* ou à *leña*, n'existe pas en français. Et cela est d'une très grande importance pour tout processus de traduction. D'où cette définition fort claire: «Ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue».⁷ Peut-on en dire autant du symbole? Saussure a répondu lui-même à cette question. Il déclare que les «signes entièrement arbitraires

réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique» et il observe que:

L'on s'est servi du mot *symbole* pour désigner le signe linguistique, ou plus exactement ce que nous appelons le signifiant. Il y a des inconvénients à l'admettre (...) Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple.⁸

Remarquons donc qu'un symbole est à définir comme un lien de ressemblance entre le symbolisant et le symbolisé,⁹ tandis que le signe est "arbitraire" car le lien entre signifiant et signifié repose nécessairement sur une convention. De plus, il faut rappeler à ce propos que Saussure entend le mot «arbitraire» non pas dans le sens d'un «libre choix» du signifiant par le «sujet parlant», mais dans l'acception d'«immotivé», c'est-à-dire «arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache dans la réalité».¹⁰ L'un des points fondamentaux de l'enseignement de Saussure est son affirmation constante de ce caractère *arbitraire* du signe et de la langue —et non pas du symbole et de la parole. Il faut donc constater que Saussure a toujours nettement établi la différence entre le signe linguistique du système de la langue, d'une part, et le symbole des différents systèmes symboliques, de l'autre:

On pourrait discuter un système de symboles, parce que le symbole a un rapport rationnel avec la chose signifiée; mais pour la langue, système de signes arbitraires, cette base fait défaut et avec elle se dérobe tout terrain solide de discussion; il n'y a aucun motif de préférer *sœur* à *sister* (...).¹¹

Si ce n'est pas tout à fait la même chose qu'un signe, qu'est-ce donc qu'un symbole? Alors que le signe a toujours un sens direct, le symbole est essentiellement une expression indirecte. Le symbole n'est pas un type de signe particulier: c'est l'effet d'une stratégie textuelle. Tout signe —un mot, une phrase, une image— peut se voir affecté d'une valeur "symbolique" dans un texte donné. Parce qu'on imagine que la parole de tous les jours est immédiatement compréhensible, on croit pouvoir aisément en fixer les limites rien qu'avec les signes linguistiques. Or la compréhension totale d'un texte ou d'un discours porte toujours une signification beaucoup plus profonde que celle que peut relever le simple résultat de l'addition des signifiés de l'ensemble de ses signes linguistiques. Toute parole qui dit plus qu'elle-même, qui renvoie expressément à un en-deçà d'elle, est symbolique. Tout devient symbolique à partir du moment où, par un travail d'interprétation, nous y découvrons un sens indirect. C'est ainsi, par exemple, que la communication en français n'est pas seulement composée de "signes" de la langue française nous permettant de dire toutes sortes de "choses", mais elle est aussi composée d'un système de valeurs symboliques qui ont pour fonction de nous intro-

duire dans l'ordre auquel ces valeurs appartiennent à titre de symboles: elle font de nous des êtres-parlants-français, des membres de la communauté linguistique, devant être reconnus comme tels quoi que nous disions. La symbolisation est une condition nécessaire à l'existence d'un discours. Mais le phénomène symbolique n'a rien de proprement linguistique, il n'est que porté par le langage lorsqu'il s'actualise dans un acte de parole. C'est encore Saussure qui a distingué la *langue*, répertoire des règles sur lesquelles se fonde le sujet parlant, de la *parole*, acte individuel par lequel ce sujet fait usage de la langue et communique avec ses semblables. Ce couple *langue-parole* définit une opposition entre système théorique (la langue n'a pas d'existence physique: c'est une véritable abstraction, un modèle créé par le linguiste) et phénomène concret (le message qui constitue le vrai corpus de toute traduction). Le signe linguistique est l'objet principal de la langue tandis que le symbole celui plutôt de tout acte de parole, car un symbole est toujours un "message" qui veut communiquer beaucoup plus de tout ce qui est dit. Un symbole ré-actualise les signifiés de la langue, actualisés dans un acte de parole, pour évoquer une multiplicité de significations. Lors de toute traduction, le traducteur *comprend* les signes et *interprète* les symboles. Un signe peut "signifier" une chose bien déterminée, un symbole *ne signifie pas*: il évoque et focalise, assemble et concentre une multiplicité de sens qui ne se réduisent jamais à une seule signification.

Comme tout symbole, la parole est toujours motivée: on ne parle pas pour parler; on parle de quelque chose, oui, mais on parle à quelqu'un. L'acte de toute traduction ne se justifie aussi que par cette motivation: à quoi bon traduire si on ne le fait pas pour quelqu'un? Mais ce "quelqu'un" qui justifie la communication est un "quelqu'un d'autre" en traduction. Un traducteur parle de la même chose que le premier émetteur, mais pas de la même manière: il parle à un deuxième destinataire qui utilise un système d'expression tout à fait différent de celui du premier. Le problème de la signification en traduction doit tenir bien compte de ces paramètres essentiels de la communication traductive. Dans son analyse du discours, le traducteur doit toujours distinguer l'objet matériel de ce discours (ce sur quoi l'on parle ou de quoi l'on parle) et son objet formel (la fin en vue de quoi l'on parle, le point de vue sous lequel on considère ces choses). C'est une erreur, par exemple, de réduire la signification d'un mot quelconque, «gui» par exemple, à un contenu rien que sémantique, simple matière de représentation. Il est impossible qu'une idée se réduise à un contenu matériel sans aucune forme intentionnelle, à un simple terme sans aucune relation, à un "quelque chose représenté" qui ne serait pas représenté "sous un certain point de vue". Tout signe linguistique peut avoir une valeur symbolique. Le traducteur de la collection d'Astérix, par exemple, doit savoir que le signifiant *gui* implique tout un réseau systématique de valeurs symboliques¹² qui amplifie, actualise et particularise ce simple signifié qui le

définit tout simplement comme une plante à feuilles persistantes et à baies blanches croissant sur les branches de certains arbres. Tous les points de vue, toutes les fins, toutes les intentions, toutes les motivations implicites du mot *gui* utilisé dans le texte original doivent avoir la possibilité d'être passées —traduites— et, par conséquent communiquées dans le texte final. En effet, un bon lecteur saisit tout de suite dans la collection d'Astérix qu'il s'agit du *gui* qui croît très rarement sur les branches du chêne, ce qui expliquerait sans doute en partie l'usage que les druides gaulois en faisaient. Les Celtes attribuaient au *gui* toutes sortes de pouvoirs miraculeux: la guérison des maladies, l'immunité à l'égard des poisons, la fertilité chez les hommes et les animaux, le moyen d'atteindre l'ennemi, la protection contre la sorcellerie, la cicatrisation des blessures, etc. Nous ne sommes donc pas face une plante quelconque, au contraire si jamais un celte rencontrait son ennemi sous le *gui* il devait déposer ses armes pour le saluer amicalement et y observer une trêve jusqu'au lendemain. Outre, cette plante sacrée des Gaulois était cueillie dans une grande cérémonie religieuse, le sixième jour de la lune. Par conséquent l'élément essentiel de la potion magique de Panoramix est et un signe et un symbole qui n'aurait jamais dû être traduit en espagnol —comme on l'a fait— par un simple *hierbas* ou, encore pire, par *musgo* lorsque Panoramix est, en plus, dessiné monté à l'arbre sacré des Gaulois. Si la balance, symbole de la justice —comme disait Saussure— ne peut être remplacé par n'importe quoi, le *gui*, symbole sacré des Gaulois, encore moins. La "mousse" n'a jamais été un symbole d'immortalité, de vigueur ou de régénération physique comme la plante *qui guérit tout*¹³ et qui constitue un élément symbolique fondamental de l'édifice religieux de toute la culture celte, et plus particulièrement Gauloise, instauré par la classe sacerdotale des druides. Un traducteur est toujours fier d'être la clé de voûte de la transmission culturelle... mais où est-elle cette transmission de la culture gauloise en Espagne avec des traductions telles que *hierbas* ou *musgo* pour le *gui* de Panoramix ou bien *puercoespines* pour les *sangliers* que mange Obélix? Dans le texte original le choix de l'animal préféré d'Obélix n'est pas du tout arbitraire mais totalement motivé. Le sanglier est aussi un symbole¹⁴ en relation directe avec la classe sacerdotale car, comme le druide, il est en rapport étroit avec la forêt: il se nourrit du gland du chêne où pousse le *gui*. Chasser le sanglier et le mettre à mort serait ainsi l'image du spirituel traqué par le temporel. Faute de potion magique, Obélix est celui qui mange tout le temps du sanglier car cet animal est devenu pour lui l'aliment temporel le plus proche de la nourriture spirituelle que Panoramix lui refuse toujours, sur toutes les pages de garde de la collection.

Traduire n'est qu'une façon particulière de parler en une deuxième langue exprimant un "contenu" préalablement établi et déjà dit dans une première. Cette affirmation relève un peu de l'évidence; mais il est nécessaire de rappeler cette lapalissade qui cache une bien plus grande observation. Quand un

professionnel du langage, comme un traducteur, réfléchit sur la nature du langage, la distinction entre langue —le système opératoire qui permet tout acte de parole— et discours —le résultat de la mise en œuvre de la parole— apparaîtrait facilement à ses yeux: les mots et les phrases s'opposent en bloc aux énoncés. Opération de langage, la traduction opère tous les jours à ces deux niveaux distincts et complémentaires. Le problème général de la signification, ce que nous voulons appeler ici le *contenu* —en donnant à ce terme son acception la plus large— ne surgit pas de la même façon en langue et en discours. Au contraire, le contenu y prend des formes nettement différentes à tel point qu'elle méritent des noms distincts. *Signifié* (pour les signes de la langue) et *sens* (pour le processus symbolique que peut impliquer un discours). Le sens échappe à l'inventaire et à la description systématique que l'on peut faire des signifiés d'une langue quelconque dans un dictionnaire, par exemple. C'est ainsi que les sens des mots *gui* et *sanglier* ont pu échapper au traducteur qui a cru en saisir toute la signification rien qu'avec les signifiés trouvés dans un dictionnaire de langue. Il est vrai qu'un traducteur doit bien examiner les signifiés de la langue de laquelle il traduit pour mieux saisir le sens du message à traduire, mais le sens est bien au-delà et au-deçà de la langue et il faut bien le trouver pour ne jamais le changer d'une langue à une autre. Un traducteur est toujours à la recherche des possibilités symboliques que peut impliquer ou pas un message quelconque. La signification d'un mot ou d'une phrase —le signifié— subit un double processus de détermination lors de sa transformation en sens de l'énoncé: elle perd toute son ambiguïté car elle se particularise dans un contexte déterminé. Les mots et les phrases acquièrent au sein d'un discours, un sens plus particulier que celui qu'ils ont en langue. N'importe quel assemblage purement hasardeux de mots, prend toujours un sens. Tous les éléments qui constituent le langage restent polysémiques et vagues, tant qu'ils ne sont pas engagés dans un contexte pratique où la valeur symbolique joue un rôle important pour bien saisir le contenu à traduire.

La signification symbolique est foncièrement multiple. Les traducteurs littéraires le savent très bien lorsqu'ils essaient de transposer dans une autre langue non seulement les sens direct d'une unité de traduction, mais aussi ses diverses résonances symboliques: la difficulté vient précisément de leur multiplicité, car comment faire pour garder à la fois l'exactitude sémantique, l'évocation intertextuelle, la ressemblance et l'humour essentiellement phonétiques —homophoniques— des noms propres des «camps retranchés» que l'on peut retrouver dans le texte de Goscinny qui accompagne le dessin d'Uderzo de toutes les troisièmes pages d'Astérix le Gaulois?

La traduction des noms propres est (...) une des pierres de touche pour la qualité des versions en langues étrangères de cette bande dessinée. S'il est certain que beaucoup de

ces noms inventées de toutes pièces par Goscinny sont parfaitement compréhensibles et “internationaux” (...) tous ceux qui sont basés soit sur un jeu de mots soit sur une locution française ne sont pas exportables. Par exemple, des quatre camps retranchés entourant le village gaulois deux seulement peuvent être conservés: *Aquarium* et *Laudanum*. *Petibonum* et *Babaorum*, par contre, ne se justifient que par la prononciation à la française de la finale latine.¹⁵

Nous croyons qu’il ne s’agit pas d’obtenir une “version” de qualité en langue étrangère, mais plutôt de traduire... de ré-exprimer en une deuxième langue les mêmes contenus des signes et des symboles exprimés par l’auteur en une première. Il est bien vrai que pour traduire il faut non seulement comprendre mais aussi interpréter.¹⁶ Mais on ne peut pas interpréter ce qu’on ne comprend pas, et on ne comprend pas ce qu’on ne sait pas lire. Un lecteur habitué à ne lire un texte qu’à même l’histoire ne pourrait jamais saisir le jeu humoristique des quatre mots employés dans la collection d’*Astérix* pour désigner et les quatre camps retranchés qui entourent le village gaulois et le sens fondamental de ces garnisons de légionnaires qui les habitent. Un bon traducteur doit être, avant tout, un bon lecteur; et ici le meilleur lecteur est celui qui sait lire dans la matérialité des signes phoniques français. Car la signification profonde et cachée des noms latins se trouve dans leur prononciation “à la française”:

Laudanum (“*laudanum*”) + *Aquarium* (“*Aquarium*”) +
*Peti(t)bonum*¹⁷ (“*Petit bonhomme*”) + *Babaorum* (“*Baba au rhum*”)

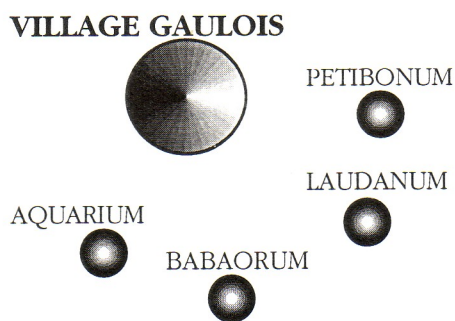
L’identité des sons représentés par des signes différents peut toujours provoquer le sourire du lecteur dans une langue toute autre que la française si la traduction maintient l’évocation symbolique des signifiés représentés par les signifiants que nous venons d’additionner en italique. Lors de toute traduction d’une Bande Dessinée quelconque le traducteur traduit toujours et le texte et l’image en respectant toujours la correspondance entre le texte et l’image. Ce qui suppose, de la part du traducteur, non seulement une lecture des “bulles” mais aussi, et surtout, une véritable lecture entre les cases. Ainsi, une bonne saisie de la signification de l’espace symbolique de l’image imprégnant cette troisième page si importante des aventures d’*Astérix le Gaulois* constitue la clef de toute traduction du texte que l’on y trouve. Il est vrai que l’image peut aider le traducteur, mais attention! Un simple regard sur le dessin d’*Uderzo* pourrait aboutir à une fausse interprétation du texte de Goscinny à traduire. En effet, à travers la loupe, le lecteur-traducteur constate que le village gaulois apparaît entouré d’une palissade face aux garnisons de légionnaires romains. La question se pose: qui est à la défense? les Gaulois

ou les Romains? La collection nous répond: ce sont les «fous» romains qui se trouvent «retranchés», organisés défensivement en permanence, dans leurs camps parce que ce «village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur». ¹⁸ Et il s'agit d'une défense essentiellement passive. Examinons la valeur symbolique du réseau de signification formé par les signifiés des signifiants des quatre camps retranchés:

- *Laudanum* → Le "laudanum" est une teinture alcoolique d'opium, soporifique qui a été très utilisé avant le développement des neuroleptiques modernes. Et tout le monde connaît quels sont les effets d'un dérivé quelconque d'opium.
- *Aquarium* → Un "aquarium" est un grand bocal de verre rempli d'eau, un réservoir d'eau destiné aux poissons d'appartement; ce n'est qu'un endroit où l'eau n'est pas du tout violente mais tout à fait "douce" parce qu'elle se trouve en repos. Il ne peut s'y développer qu'une rêverie de douceur et de repos, c'est-à-dire aucune violence.
- *Petibonum* → Un "bonhomme" est un homme plein de bonhomie, un homme bon, simple, peu avisé, crédule, naïf... inoffensif en tout cas, surtout s'il est "petit".
- *Babaorum* → Un "baba au rhum" est une pâtisserie légère, en forme d'hémisphère ou de champignon, molle, largement imbibée d'un sirop alcoolisé, de kirsch mais surtout de rhum. Encore de l'alcool pour renforcer l'idée d'une certaine flânerie généralisée dans les âmes des légionnaires romains, se complaisant à perpétuité dans une douce et totale inaction. Sens symbolique qui s'exprime bien dans les deux premières syllabes de ce camp retranché qui se trouve toujours le premier dans l'énumération textuelle. Car un "baba" n'est qu'une jeune personne non violente, inactive, souvent mystique, vivant parfois en communauté. De plus, les constructions françaises avec l'adjectif "baba" — "(en) être baba", "(en) rester baba" — expriment le degré de stupéfaction que peut atteindre un romain ébahi, figé par la "forte surprise" d'un village gaulois très particulier.

Totalement désœuvrées les quatre garnisons n'exercent aucune activité guerrière et par impossibilité matérielle — la proximité du village gaulois — et par impossibilité psychologique — marquée à merveille par le sens symbolique de la signification profonde des quatre noms "latins". Aucune des quatre garnisons ne suggère au lecteur parlant français un sens qui puisse éveiller des impressions, des sollicitations dynamiques propres à une imagination activiste des habitants qui y vivent. Au contraire, le réseau symbolique formé par les signifiés des quatre signifiants octroie un psychisme involutif aux romains repliés sur soi. Multiplicité de sens axés sur un même archétype: images de défense, images de protection, images de refuge, images de repos, images d'enracinement... les quatre garnisons

de légionnaires romains ne pourront jamais occuper le «Village Gaulois» car elles ne peuvent jamais former un carré encadrant le cercle du village à cause de l'eau. Cette situation stratégique entièrement favorable pour l'envahisseur, d'un point de vue essentiellement militaire, devient un véritable échec dans le processus de la romanisation de la Gaule, comme le démontre toute bonne lecture de cette fameuse BD. La collection d'Astérix n'envisage jamais la "quadrature" romaine du "cercle" gaulois irréductible. Un simple regard à la loupe symbolique nous le confirme.



La "quadrature du cercle" est un problème qui se pose aussi au traducteur littéraire quand il se trouve face aux deux noms propres des camps retranchés dont les contenus sont en relation beaucoup plus directe avec leur prononciation à la française: *Babaorum* et *Petitbonum*. Étant donné ce lien si étroit entre la forme phonique et le contenu de ces deux mots français, il paraît difficile pour le traducteur de maintenir en espagnol le même réseau symbolique où s'insèrent ces deux noms si problématiques des garnisons romaines. Pas du tout, nous croyons que les choses sont beaucoup plus simples. Le maintien du lien étroit entre forme phonique et contenus est évident. Le(s) contenu(s) de la traduction réalisée dans le texte final espagnol, par exemple, devront être toujours identiques à ceux que nous avons trouvés et analysés dans le texte original français. Pour la traduction espagnole il ne s'agirait donc pas de maintenir les mêmes signifiants originaux, mais plutôt de trouver deux signifiants latinisés —et prononcés à l'espagnole— dont les signifiés développeraient dans le texte final espagnol exactement les mêmes possibilités de signification directe et indirecte des deux mots utilisés dans le texte original français.

(À suivre)

NOTES

1. Cf. ECO, U., 1973. *Segno*. Milan: Isedi; GREIMAS, A.-J., 1968. «Conditions d'une sémiotique du monde naturel» dans *Langages*, 7 (repris en 1970 dans *Du Sens*. Paris: Seuil.); PEIRCE, Ch. S., 1931-1935. *Collected Papers*. Cambridge, Harvard: University Press; SEBEOK, T. A., 1968. *Animal communication: Techniques of study and Results of research*. Bloomington, Indiana University Press; MORRIS, Ch., 1938. *Foundations of the Theory of Signs*. Chicago, University Press (=International Encyclopedia of Unified Sciences, 1, 2).
2. SAUSSURE, F. de, 1974. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, p. 33.
3. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 98-99.
4. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 100-102.
5. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 103.
6. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 166.
7. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 168.
8. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 101.
9. Nous nous défendons d'utiliser les mots, bien trop précis pour Saussure, de "signifiant" et "signifié", car ce faisant nous risquerions de confondre le symbole avec le signe.
10. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 101.
11. SAUSSURE, F. de, *op. cit.*, p. 106.
12. Pour en connaître quelques-unes consulter la page 492 de la dixième réimpression du *Dictionnaire des symboles* dirigé par Jean Chevalier et Alain Gheerbrant et publié à Paris chez Robert Laffont/Jupiter en 1989.
13. C'est exactement le sens des mots utilisés par les Gaulois pour nommer leur plante sacrée: *uileiceadh* et *oliiach*.
14. Cf. CHEVALIER, J. & GHEERBRANT, A., 1989. *Dictionnaire des symboles. Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes, Figures, Couleurs, Nombres*. Paris: Robert Laffont/Jupiter, p. 844-845.
15. COLE, H. & JACQMAIN, M., 1970. «Astérix à la conquête de l'Europe» in *Babel*, v. XVI, n. 1, p. 5.
16. Cf. SELESKOVITCH, D. & LEDERER, M., 1984. *Interpréter pour traduire*, Paris: Didier Érudition, (Cahiers de Traductologie n°1)
17. *Petitbonum* dans le texte de Goscinny et *Petibonum* dans le dessin d'Uderzo.
18. Voici la citation complète du texte: «Nous sommes en 50 avant Jésus-Christ. Toute la Gaule est occupée par les Romains... Toute? Non! Un village peuplé d'irréductibles Gaulois résiste encore et toujours à l'envahisseur. Et la vie n'est pas facile pour les garnisons de légionnaires romains des camps retranchés de Babaorum, Aquarium, Laudanum et Petitbonum...» GOSCINNY & UDERZO, 1969. *Une aventure d'Astérix le Gaulois*. Astérix en Hispanie. Paris: Dargaud.

BIBLIOGRAPHIE

- COLE H.; JACQMAIN, M. (1970): «Astérix à la conquête de l'Europe» in *Babel*, v. XVI, n. 1, p. 4-12.
- CHEVALIER, J; GHEERBRANT, A. (1989): *Dictionnaire des symboles. Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes, Figures, Couleurs, Nombres*. Paris: Robert Laffont/Jupiter.
- DURAND, G. (1964): *L'imagination symbolique*. Paris: P.U.F.
- ECO, U. (1973): *Segno*. Milan: Isedi.
- GOSCINNY; UDERZO, (1969): *Une aventure d'Astérix le Gaulois. Astérix en Hispanie*. Paris: Dargaud.
- GREIMAS, A.-J, (1968): «Conditions d'une sémiotique du monde naturel» in *Langages*, 7 (repris en 1970 dans *Du Sens*. Paris: Seuil).
- MORRIS, Ch. (1938): *Foundations of the Theory of Signs*. Chicago, University Press (= International Encyclopedia of Unified Sciences, 1, 2).
- PEIRCE, Ch. S. (1931-1935): *Collected Papers*. Cambridge, Harvard: University Press
- PERGNIER, M. (1993): *Les fondements socio-linguistiques de la traduction*. Lille: P.U.L.
- SAUSSURE, F. de, (1974): *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot
- SEBEOK, T. A. (1968): *Animal communication: Techniques of study and Results of research*. Bloomington, Indiana University Press.
- SELESKOVITCH, D.; LEDERER, M. (1984); *Interpréter pour traduire*, Paris: Didier Érudition, (*Cahiers de Traductologie*, n. 1)